

## COLLISION



La croix indique le lieu de l'accident...  
(Les journaux à images).

### Louis Veuillot à Laval

Il nous fait peine de ne pouvoir donner des conférences de M. Montpetit et du R. P. Lalande, qu'on résume très pâle et bien imparfait dans sa brève.

La format exige de notre journal et le peu de temps que nous avions à notre disposition, avant de mettre sous presse, nous obligèrent bien malgré nous, de condenser jusqu'à n'en donner qu'un cas, les deux plus magnifiques discours qu'on ait entendus depuis longtemps dans notre salle des Promotions, trop petite pour contenir tous ceux qui auraient désiré assister à la glorification du plus grand de tous les journalistes.

Nos lecteurs voudront bien nous tenir compte du travail que nous nous sommes imposé pour que l'« Etudiant » ait sa part de cette apothéose, et les distingués conférenciers nous pardonner d'avoir prononcé un ciseau maladroit dans leur texte.

M. E. MONTPETIT

Veuillot, l'homme

Il naquit à Boyens, le 11 octobre 1913. Il était d'origine modeste; il le dit avec fierté. Il a raconté son histoire. C'est le conte d'un ouvrier tonnelier faisant son tour de France.

Les gens de Boyens sont tenaces, et opiniâtres; et à Boyens, comme le dit Veuillot, tout le monde est cousin. Veuillot fut donc un petit garçon tenace et volontaire. Il apprit à lire, puisque telle devait être sa destinée.

Il était têtu, têtu à ne vouloir jamais éproucher du safran, ce qui, en Galtais, doit être impardonnable. Comme on lui tenait rigueur de sa résistance, il eut ce cri de révolte: « Je vais me jeter dans un puits ». Sa mère le prit au mot et le tenant suspendu sur le gouffre qui reflétait sa figure épouvantée, elle lui fit promettre de quitter cette fantaisie.

Cette seconde épreuve, un peu dure, lui suffit. Il devint vite un élève studieux et suffisamment sage.

Mais Boyens est loin des centres, loin de Paris. Que lire, sinon ce qui lui tombe sous la main? La bibliothèque de son grand-père est là. Elle contient une « Bible », un « Almanach », les « quatre fils Aymon » et des romans de La Calprenède. Le petit Veuillot a vite fait de parcourir ces livres, et ce n'est pas encore un bien gros bagage littéraire qu'il emporte avec lui, lorsqu'il part pour Paris.

Il vint à Berrey, où ses parents, à la suite d'un revers de fortune l'avaient précédé.

À côté de son père, il connaît la grande loi du travail. De suite, il s'y soumet.

Au sortir de l'école mutuelle, dont il lui reste un mauvais souvenir, il n'a pas de projets arrêtés. Une ambition toutefois le possède: étudier. Il entre comme élève d'avoué dans l'étude de Me P. Delavigne où il rencontre des écrivains de marque.

Veuillot s'opreint plus que jamais de littérature et d'histoire.

En 1830, il publie son premier article au « Figaro ». A 18 ans, il est rédacteur de l'« Echo de Rouen ». Après avoir pratiqué les romantiques, il cultive les classiques et s'arme de toutes ses pensées.

Lorsque se fonde la « Chartre de 1830 », journal à la dévotion de M. Guizot, le jeune directeur est mandé à Paris comme rédacteur politique.

Cette fois, c'est le succès.

Il croit à son avenir politique, il veut être ministre. Mais son désir s'épuise vite. Ses espérances politiques lui semblent mesquines. Il y renonce de dégoût. Sur les conseils de Gustave Olivier, il part pour Rome. Il y entend la parole divine et se fait catholique. Sa conversion est prompt, décisive et féconde.

Sur une promesse formelle d'indépendance, il prend la direction de l'« Univers ». Enfin, il est à son poste; il y restera jusqu'à la fin.

Veuillot fut surtout un journaliste. Il a lutté avec toute son énergie native, avec la vigueur mâle

et drue qu'il tenait de ses origines. Mais il n'a jamais cédé à la haine.

Veuillot fut journaliste, mais il le fut par devoir. Il eût voulu cultiver la poésie et imaginer des romans. C'est en vers qu'il célébra la prose, « mâle outil et bon aux fortes mains ».

Ce Veuillot si différent de l'autre fut longtemps inconnu.

Certes, la légende n'a pas flatté Veuillot. Il était dans l'intimité d'un commerce agréable. Il n'était pas un homme du monde, mais un homme bon, dans le sens où on le prenait jadis. Il se plaisait à la conversation; et, d'ailleurs, était un causeur merveilleux. Il était gourmet, ce qui est une qualité française. Il l'avait en confiance et demandait qu'on n'en laissât rien savoir à ses adversaires. Il aimait la musique. Il ne permettait pas qu'on touchât à Mozart avec autre chose que du talent. Il finit volontiers et la vieillesse ne lui avait rien ravi de sa gaieté.

Ce Veuillot, plus humain, plus près de nous, c'est le Veuillot de la « Correspondance ».

Il s'y montre plein de vivacité, de tendresse, de bonhomie.

La mort seule pouvait rompre les liens qui unissaient Louis Veuillot à son frère Eugène. Celui-ci fut le gardien modeste de sa gloire. Son fils François continua, aujourd'hui, l'œuvre des siens en gardant ces belles traditions d'honneur et de fidélité.

R. P. LALANDE

Veuillot, catholique

Dire d'un homme intelligent, né et élevé en dehors de la religion, qu'il a senti le tourment de l'âme et comme la nostalgie du divin, s'est rendu à Rome, a causé avec un religieux des graves questions de dogme, d'autorité et de morale, s'est agenouillé pour prier et se confesser, voilà en soi des faits ordinaires, et qu'on a racontés de bien d'autres. Mais ce qu'on n'a trouvé, dans aucun autre laïque, du moins au même degré, c'est une transformation aussi radicale, par la conversion, de l'homme tout entier, avec sa vie, ses œuvres, ses jugements, ses gloires et ses humiliations. Il n'est plus un journaliste, un ami, un artiste, un politique catholique; il est intégralement, et d'abord un catholique, lequel, comme la substance porte l'accident, porte et dirige le journaliste, l'ami, le politique et l'artiste.

De quels éléments particuliers est fait le catholicisme de Louis Veuillot?

Il y eut d'abord l'élément plénicien. De celui-ci naissent, comme deux filles légitimes, et passent toute frémissantes dans sa vie, la piété et l'indignation.

L'autre élément bien en harmonie avec le premier: c'est le courage.

Il en fallait, en 1810, pour s'affirmer catholique. Il en fallait plus encore pour oser défendre cette institution ridiculisée qu'était la religion; il en fallait jusqu'à l'effronterie pour s'avouer dévot en plein Paris. Louis Veuillot fut courageux à tous ces degrés et effronté jusqu'à l'.

On fut surpris, effaré, de voir un catholique se défendre et il sut si bien gouailler et siffler ces honnais d'avant la lettre que tournant enfin les rieurs de son côté, il entendit la France: c'était de joie aux dépens des Coquelet et des Gaudissart.

On a dit qu'il avait manqué de charité. Peut-être, si par charité l'on entend cette indulgence fade qui tend une main humiliée à l'irréconciliable mécréant, mais certainement non, s'il s'agit de la vraie charité qui s'oublie et sacrifie. De celle-là, il en est tout pénétré.

Mais dit-on, en manière de blâme, il fut aussi très violent contre des catholiques sùères et même des membres éminents du clergé.

A cet à seule réponse, celle de Pie IX: « Vous avez toujours été dans la bonne voie; vous n'en sortirez jamais ».

En 1873, il a été blâmé publiquement par le Pape, mais ceux qu'il combattait le furent également et avec plus de force, quoiqu'en certains milieux l'on se fût complaisamment sur cette première parti du blâme du Souverain Pontife.

Son ménage fut béni, heureux d'abord, comme il était chrétien. Puis les épreuves vinrent. Il perdit sa femme « angélique créature », trois de ses enfants moururent dans l'espace de quarante jours, une autre de ses filles se maria et la dernière, Lulu, s'enferma dans un couvent.

Cependant ses yeux se levèrent vers le ciel pleins de résignation. « Je ne suis pas écrasé, je suis à genoux » répondit-il à une parole de sympathie. Il ajouta ailleurs cette prière si profondément chrétienne — je n'en sache point ni de plus simple, ni de plus grande: « Que Dieu veuille accroître ma force et qu'il me laisse ma douleur ».

M. L. Bachand a très bien chanté « Dernières volontés ». L'orchestre universitaire a été très applaud.

## HOLBEIN

(Suite de la première page)

montrent à quel degré il possédait le goût des belles allégories.

Dans les scènes compliquées qu'il brosse avec une vigueur toute germanique, il laisse transparaître sa sympathie persistante pour les maîtres du passé, mais aussi son engouement pour les peintres italiens contemporains dont il a cherché à s'approprier les précieuses qualités de clarté, de vérité et d'harmonie. Au ramassis de ses figures, aux larges pans de ses draperies, on reconnaît son origine allemande. Mais il faut aussi reconnaître que plus il s'éloigne de son berceau, plus il se libère des habitudes de son école et se complique d'italianisme.

Sans passion, l'esprit rempli de joyeuses

fantaisies, Holbein se contente de promener son regard autour de lui, acceptant la Nature telle qu'elle est, sans voir — comme Dürer — sous les apparences les essences lointaines, épris seulement de beautés sensibles et gourmand des sensations qu'elles procurent.

Peu d'artistes ont su comme lui reproduire les formes individuelles. Ce qu'il cherche à surprendre, c'est moins le caractère moral que la ressemblance exacte; il ne ment jamais à son modèle. Le portrait qu'il en fait est tellement fidèle que l'homme intérieur ne se trahit que par les traces que laisse la pensée dans une ride qui traverse le front ou dans un pli amer qui se creuse au coin de la bouche.

Ce besoin passionné de la vérité a éloigné Holbein de la recherche de la beauté pour elle-même. Il ne connaît pas cette volupté toute intellectuelle de modifier la forme, de l'affiner, de la dépouiller de ses imperfections; il n'a jamais su saisir au vol ces subtiles illuminations qui jaillissent accidentellement des profondeurs des yeux pleins d'ombres, ces éphémères rayons d'amour qui mettent de l'aurore au bord de la corolle d'une bouche de femme.

Là où les autres ont exprimé tout un rêve, dans une minute exquise d'expansion, ainsi que le fit Vinci, ou encore tout un monde de pensées dans les demi-teintes et les coins sombres où l'âme semble se réfugier pour échapper aux indiscretions du regard, comme le fit Rembrandt, Holbein résuma toute une vie dans le récit fidèle d'une figure que les années avaient sculptée et pétrée.

Holbein n'eut pas d'élèves mais beaucoup d'imitateurs. Mais l'ascendant de sa supériorité influença fortement les portraitistes d'Allemagne, de France et d'Angleterre, par les exemples de soumission à la nature qu'il leur avait légués.

Après Holbein, il faut mentionner Lucas Cranach qui est considéré comme le peintre gracieux de l'école saxonne. Mais il connaît mal l'anatomie du corps humain et rien n'est plus risible que ses petites femmes nues aux formes grêles et aux poses affectées. Il ne faut pas non plus oublier Mathias Grünewald, ce génie sauvage, abrupt et farouche qui garda jusqu'à la fin

sa primitive rudesse, peignant avec du sang, des larmes et des cris de douleur.

Dès la moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, l'art allemand est mort. La guerre de Trente ans faucha toutes les espérances de la nation. L'art est noyé dans le sang des citoyens ou enseveli sous les ruines des monuments qui avaient bravé l'assaut des siècles.

Quand la tourmente fut dissipée, le pays était appauvri, les artistes dispersés, la tradition nationale interrompue. Il fallut, avant de rêver d'une renaissance nouvelle donner aux hommes le temps de réparer tous ces maux et de reconstituer l'unité allemande. Nous savons ce que ce grand effort a coûté de larmes et de sang à la Mère-Patrie.

J.-B. D.

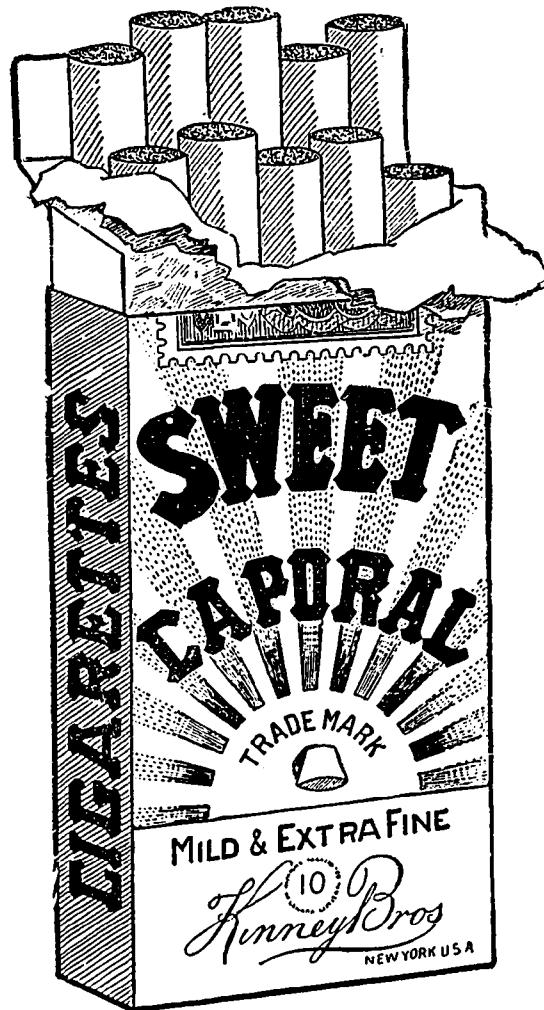
## Chronique théâtrale

Notre chroniqueur théâtral s'étant sérieusement fait endormager, dans un duel avec un de nos auteurs dramatiques, ne pourra reprendre son service avant quelques jours.

Le rencontre eut lieu dans un coin retiré du Parc Lafontaine, aux premières lueurs de l'aube. On s'est battu à la franche. L'auteur dramatique a deux piéres dans... la peau.

## UN SUCCES

Vraiment, la soirée de mardi dernier, à Laval, est ce qu'on peut appeler un franc succès. Plus de deux mille personnes sont venues entendre l'éloge de Veuillot fait par deux de nos plus distingués conférenciers. L'orchestre universitaire et notre ami M. L. Bachand ont ajouté à cette soirée, le charme qu'apportent toujours la musique et le chant. M. Bachand était éclatant; il portait les élégantes chaussures de notre ami Dussault, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis. C'est ça qui vous complète un homme.



LA FORME LA PLUS PURE  
SOUS LAQUELLE LE TABAC  
PEUT ÊTRE FUMÉ.

Lancet.